

L'espace architectural comme possibilisation¹ d'un soin institutionnel pour des personnes psychotiques.²

Introduction

Nous allons aborder ici des pistes de réflexion sur le lien qui peut exister entre un bâtiment concret, une architecture réfléchie et le soin qui peut être organisé dans ce bâtiment.

En ce qui concerne la question du soin, nous nous inspirons de la psychothérapie institutionnelle, une mise en question permanente des pratiques institutionnelles instituées, en lien avec la problématique psychotique. Nous partons de l'expérience vécue à La Traversière, communauté thérapeutique située à Nivelles³.

La possibilité de devenir psychotique questionne l'humanité en premier lieu sur ce qu'est l'existence, le rapport à soi, la question de notre créativité. Il y a un lien étroit entre devenir psychiatre ou psychologue, devenir artiste, devenir architecte, ou devenir psychotique. Le choix d'un métier est la socialisation de notre « danse pulsionnelle⁴ », la façon dont nous nous situons dans notre vie. Là où l'architecte pense un bâtiment et se met en route pour le construire, la personne psychotique tombe en ruines et ne cesse de se reconstruire, parfois en délirant.

L'architecture et la clinique de la psychose ont un vocabulaire commun.

Avant d'avancer quelques idées qui pourraient guider une réflexion architecturale, nous vous proposons de nous arrêter sur la problématique psychotique en lien avec les références de la psychothérapie institutionnelle. Partons de trois notions humaines : l'espace, le temps, le vécu.

Le vécu quotidien

L'espace et le temps sont des données qui nous viennent de l'extérieur. Nous ne pouvons que nous situer à partir de là, même si grâce aux nouvelles technologies, nous espérons toujours élargir nos possibilités.

Au niveau de l'espace (ce que nous développons ici pour l'espace peut aussi se développer pour la notion de temps), nous sommes là où notre corps se trouve. C'est un endroit précis, dans l'univers, et pas ailleurs. C'est le « y » de « il y a ». Pouvoir dire que nous sommes ici, ce n'est pas seulement accepter que nous sommes limités à cet endroit-ci, mais aussi pouvoir y vivre. Vivre que nous sommes limités à un endroit précis semble évident, pourtant dans certaines problématiques dites psychiatriques, ce vécu ne semble plus aussi évident. Accepter cette limite c'est renoncer à « être partout », verso d'« être nulle part ». Mentalement, je ne peux m'imaginer que je suis ailleurs- que quand j'ai l'assurance, la sécurité d'être ici. C'est la différenciation entre « ici » qui n'est pas « là-bas », parce que physiquement je suis ici, ce qui me permet d'approcher là-bas, condition pour faire un lien entre les deux, ce qui produit un espace dynamiquement investi, un paysage. Quand ici et là-bas ne sont plus différents, les choses se ressemblent, tout devient un, l'espace devient comme gluant. C'est peut-être curieux à imaginer, mais c'est une observation clinique – ou, si l'on veut,

¹ La notion de *possibilisation* explique le primat du futur dans la structure articulée du temps heideggérien ("Vermögen" en Allemand).

² Texte imprimé dans: Penser l'espace, initier la circulation, publication asbl La Traversière 2010.

³ <http://www.latraversiere.be>

⁴ François Tosquelles utilisait informellement cette expression quand il parlait de la théorie Szondiennne.

phénoménologique - intéressante, que nous rencontrons régulièrement dans la problématique psychotique⁵. Remarquons aussi que ce « ici » a une certaine tonalité. Etre en prison ou être en montagne suppose un vécu très différent. L'existence, notre être dans l'espace, est donc colorée par une certaine ambiance, pathique⁶.

Vivre est mouvement, être en mouvement. De plus, la perception ne se constitue que dans le mouvement. Sans mouvement, il n'y a pas de perception. Le vivant se montre dans l'auto-mouvement, le mouvement qui initie du mouvement d'une façon spontanée. Un sujet est là à partir du mouvement et du rapport à soi dans ce mouvement. « Bouger soi-même », c'est être sujet. Il y a la perception du mouvement extérieur, mais aussi la perception de son propre mouvement. Comme sur un bateau, il y a le mouvement du bateau et le mouvement propre de la personne sur le bateau. Ce qui est en jeu dans le vivant c'est la réciprocité entre ce monde externe et le monde à soi. Il est important pour l'être vivant de dépasser des perturbations environnementales. Il faut une certaine cohérence, qui est guidé par l'auto-mouvement. La perception et le mouvement sont constitués dans le même acte. Nous passons d'une cohérence à une autre. Le mouvement (kinesis), l'acte (energeia) et la possibilité (dynamis)⁷ font partie de l'espace humain.

Nous ne vivons pas par notre corps, mais nous ne pouvons pas vivre sans corps... Ce qui est spécifique à la vie est sa volatilité et la variabilité innombrable de ses processus. Les conditions matérielles rendent possible le mouvement comme « liberté délimitée ».

Nos mouvements ne doivent pas être pensés comme des réactions à un monde sans mouvement ; la plus grande partie de nos mouvements consiste à déplacer des objets en mouvement. Il y a une identité de forme entre le mouvement du marteau et le bras, une forme dans le mouvement apparaît. La forme du mouvement peut être considérée à partir de l'organisme, mais aussi à partir de son environnement. Le contexte, l'espace humain, est aussi un espace vécu.

Le mouvement organique est différent du mouvement mécanique. Il y a un lien organique entre le temps, l'espace et le mouvement. Comme par exemple les sensations différentes qu'on vit en traversant un terrain sur un cheval au pas, au trot ou au galop⁸. Le mouvement organique est défini par quelque chose qui doit encore venir (prolepsis), qui n'est pas conscient, sinon ce n'est plus le mouvement spontané. Le temps et l'espace physique ont quelque chose en commun avec le temps et l'espace vécus, mais en même temps ils ne sont pas identiques.

L'organisme vivant est guidé par la cohérence et la communication. La communication est aussi commerce, le commerce est une rencontre invitant à poursuivre le commerce. Dans la rencontre la sympathie et l'antipathie jouent un rôle important. Le mouvement - qui est auto-mouvement - porte

⁵ Henri Maldiney : Penser l'homme et la folie, Millon, Grenoble, 1991. p 135 : Un malade : « Ici pour moi, cela ne veut rien dire ».

⁶ Le pathique est un terme qui a été élaboré par Viktor von Weizsäcker, par Erwin Strauss et de nos jours par Henri Maldiney et Jacques Schotte. Cela correspond à quelque chose de l'ordre des sentiments les plus primordiaux. Ce qui donne la qualité même de la rencontre, c'est le pathique, lequel se définit par des verbes pathiques, qui impliquent toujours un mouvement. En allemand, on parle du "pentagramme pathique" alors qu'en français il n'y a que trois verbes pathiques : vouloir, pouvoir, devoir. (Jean Oury dans « Le pré-pathique et le tailleur de pierre », Chimères, Les enjeux du sensible, n°40, automne 2000)

⁷ Soemini Kasanmoentalib: De dans van dood en leven, Kerckebosch bv – Zeist, 1989, p 180.

⁸ Soemini Kasanmoentalib: De dans van dood en leven, Kerckebosch bv – Zeist, 1989, p 195

en lui une anticipation. L'organisme apprend en découvrant ce qui est étrange et ce qui est familier. Ce qui est important c'est l'apprentissage créatif.

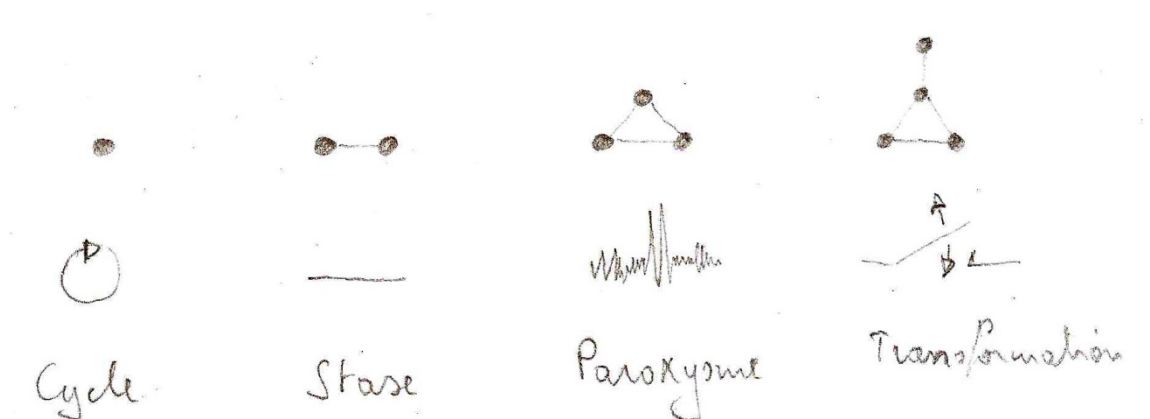
Le psychisme et le corps sont comme deux faces de la même pièce, ce qui peut être résumé dans la dénomination de « leib », le « corps vécu ». Passer d'une cohérence à une nouvelle cohérence, suppose toujours le passage par un moment où on lâche le sentiment de continuité, où on lâche son identité : c'est un moment de crise.

Les êtres vivants sont définis par un caractère temporaire et limité. C'est cela qui nous force à faire des choix, ce qui provoque inévitablement une souffrance pathique. S'ouvrir à ce qui n'est pas encore. Nous sommes perpétuellement en train de devenir.

La vie, le mouvement, c'est de la circulation, une marche « autour », c'est faire le tour, tourner autour du pot sans jamais tomber dedans, une galerie qui fait le tour d'une place, une tournée. Cela initialise un va-et-vient. C'est la base, celle de la marche, ce qui nous met en marche dans un paysage. C'est un rapport de circulation entre vivant et mort. On voit cette circulation, cette danse pulsionnelle se ressourçant à des niveaux logiques différents dans l'expérience des sensations d'humeurs, via la question de l'amour et de la reconnaissance, pour arriver à se situer personnellement vis-à-vis de ces fondements⁹. Devenir soi-même, se positionner personnellement chaque fois à nouveau, c'est faire la différence entre ce qu'on trouve sympathique et ce qu'on trouve antipathique, rendre propre ou autre, différent, créant ainsi une possibilité de lien, de rencontre. Commerce, réciprocité et solidarité. La possibilité de rencontrer, l'expérience vécue qui implique de l'imprévu, de la surprise comme violence subie ou cadeau reçu.

« La réalité même de l'homme est vue ici comme une explication constante du moi avec le monde ambiant (Umwelt), une rencontre toujours renouvelée du moi avec le monde ambiant, un commerce fluctuant de moi et de monde ambiant. ¹⁰»

D'un point de vue spatial nous pouvons psychiquement ou pulsionnellement situer ces niveaux logiques, toujours en mouvement, sauf si par une pathologie ou une autre la répétition s'installe, ou un passage ne se fait plus. La maladie est alors définie comme arrêt de mouvement. Ces dimensions ont chacune leurs qualités propres :



- Le mouvement cyclique se vit dans la sensation du va-et-vient entre le rassemblement et la

⁹ A partir de la théorie de L. Szondi (psychiatre Hongrois : 1893-1986).

¹⁰ Jacques Schotte : Une pensée de la clinique (notes de cour), Chapitre III, p 5, 1985.

dissolution. Ceci peut être symbolisé par un point de rassemblement qui se forme quand « on » arrive, et qui se dissout quand « on » repart. La confiance de base.

- Le mouvement de la stase permet la constitution d'une première totalité émanant dans l'avancée et le recul. Ceci peut être symbolisé par deux points dont le deuxième, qui est « l'autre » identique, « il (ou elle) » m'introduit à un rapport objectal. L'amour.

- Le mouvement paroxysmal introduit le vécu du groupe, une scène introduisant les mouvements « entrer » et « sortir ». Ceci peut être symbolisé par trois points dont le troisième devient référence pour une loi qui « te » situe dedans ou dehors. La scène sociale.

- Le mouvement de la transformation ouvre sur une reprise sur un autre plan, la possibilité à partir de la dialectique de l' « ouvrir » et du « fermer ». Ceci peut être symbolisé par un point quatre qui amène l'existence sur un autre plan, « m »'invitant à ce que « je » me positionne vis-à-vis de moi-même. La parole personnelle.

Ces différences de niveaux de complexification peuvent par exemple apparaître dans le travail d'accompagnement qui est du côté du premier niveau, circuler avec en soignant les passages, en espérant que pour la personne psychotique ceci peut l'amener au quatrième niveau, plus complexe, la possibilité d'exister, s'ouvrir à lui-même.

Pouvoir circuler facilement dans ces quatre registres est signe d'une bonne santé mentale.

Psychose

La cohérence dans le mouvement que nous venons de pointer dans la vie quotidienne est mise en question dans la psychose.

La souffrance de la personne psychotique se vit aussi au niveau de l'espace. Parler du vécu de l'espace ne peut pas se faire sans parler du vécu du corps. Le corps est aussi un espace extérieur qui peut, et doit être investi, habité, approprié. Notre corps n'est pas un objet que nous avons pu inventer, dessiner, imaginer avant de venir au monde. Même après la naissance, le corps ne cesse d'apparaître comme une donnée extérieure, ce qui a pour conséquence que nous l'investissons personnellement plus ou moins. Notre corps est à nous, d'abord dans le sens « donné de l'extérieur » et à habiter, mais aussi dans le sens qu'il y en a pas d'autre. De toute façon il faut un jour se décider à faire avec, à y habiter, à y être, à s'y investir, à se l'approprier. C'est un processus permanent, perpétuellement à refaire. On y voit apparaître tous les moments critiques possibles (adolescence, vieillesse, maladie,...). Pour l'homme « normal », il est surtout question d'aimer ou pas son corps. Mais il existe une dimension plus fondamentale, celle d'accepter son corps. Accepter d'avoir reçu un corps féminin ou masculin par exemple, et de devenir femme ou homme. La pathologie psychotique nous apprend que cette acceptation est très en souffrance, et qu'il y a une façon très archaïque de réagir par rapport à ces questions.

Gisela Pankow¹¹, analyste française, faisait remarquer que pour la personne psychotique, une partie du corps peut être prise pour le tout, ce qui est signe de destruction. Au lieu de vivre son corps comme entier ayant des difficultés, la personne psychotique perd son unité psychique et vit une

¹¹ Gisela Pankow : L'homme et sa psychose, Paris, Aubier Montaigne, 1969.

partie comme si c'était lui tout entier. Il est ou devient la partie : il est sa bouche par exemple¹². Ce n'est pas le corps morcelé comme représenté par « Le monument pour une ville détruite » de Zadkine (sculpteur franco-russe), mais le corps dissocié. L'image que Pankow trouve parlante pour cette dissociation est celle d' « Intimité ou narcissisme » de Zadkine. Nous pouvons peut-être nous faire une idée de ce qu'est ce vécu si nous avons déjà souffert d'un mal de dent très violent, à ce moment le mal de dent est tellement présent que nous sommes la dent, et plus rien d'autre. La dent est la « partie » qui est prise à ce moment-là pour la « totalité ».

Nous mettons ici en évidence des phénomènes que nous déduisons d'expressions et d'observations de personnes vivant cette problématique psychotique. Ils ne sont pas toujours présents, ni toujours conscients. Mais notre expérience montre que si nous sommes attentifs à ces possibilités de vécus corporels, souvent plus présents quand la personne va moins bien, cela nous aide beaucoup dans le quotidien avec des personnes psychotiques. Winnicott¹³ a décrit plusieurs angoisses qu'il appelle « archaïques » qui peuvent être vécues par les personnes souffrantes de psychose. Dans les angoisses archaïques, plusieurs ont un lien direct avec le vécu corporel, et ramènent toutes à la question d'une certaine difficulté à vivre ou habiter son corps comme une totalité bien délimitée et bien séparée du monde extérieur :

se morceler, ne pas avoir de relation avec son corps, ne pas avoir d'orientation, vivre dans un monde bidimensionnel, se sentir poursuivi par un objet, couler, être troué, être écorché, exploser, clivage vertical ou horizontal, rupture catastrophique de continuité, ne pas cesser de tomber.

Il est surprenant de voir comment l'espace est en jeu dans ces vécus. S'il y a rupture de cohérence, d'expérience de continuité, ce n'est pas seulement le corps qui est habité d'une façon inhabituelle, mais aussi le monde, le contexte.

Quand notre corps est ressenti comme entier, et que nous nous sentons limités à ce que la peau nous indique comme limite du corps, nous pouvons penser que notre corps peut être vécu comme un lieu sûr. Nous pouvons retrouver de la confiance à l'intérieur de nous, nous vivons du positif dans notre intérieur. Un lieu sûr est un espace mental, situé dans un espace réel ou imagé, qui nous donne une sensation d'assurance, de confiance de base. Quand ce lieu sûr ne s'est pas construit, ou mal construit, on n'est à l'aise nulle part.

Quand nous observons qu'une partie devient le tout, c'est signe qu'il y a de l'indifférenciation. Comme lorsque sur une carte, on a l'impression que les villes se ressemblent, que les noms se ressemblent, qu'on ne sait plus où on est. Les liens entre les villes différentes n'existent plus. Quand la personne ne sait plus faire des liens parce qu'elle se trouve dans des marécages, dans le désert, l'entre deux n'existe plus non plus. La chambre à coucher peut devenir le tout pour la personne, l'extérieur n'a plus de sens, dormir, manger, aller à la toilette, tout se fait dans ce même lieu. Le soir, la nuit, le jour, manger sain ou pas, se laver ou pas, perd son sens. Il y a une amplification des sensations, parce que certains détails prennent de l'importance. On entre dans une vie où tout se mélange, le détail devient le tout et ce qui semble important pour des autres, perd de sa valeur. Le quotidien devient gluant, lourd à faire exister, l'immobilisme et le non-sens s'installent. La personne

¹² « Le cri » d'Edvard Munch.

¹³ Donald Winnicott : Jeu et réalité, Gallimard, 1971

se perd, elle se perd elle-même et ne sait plus par quel bout se reprendre, parce qu'il n'y a plus de poignée, plus de prise, la personne ne sait plus « Sich anklammern »¹⁴, elle se sent impuissante d'une façon radicale. Il y a de quoi retrouver du sens en délirant.

La souffrance psychotique n'est pas refoulée, mais elle nous fait vivre cette impuissance, ce qui nous invite à poser la question de savoir ce qu'on fiche « là » nous-mêmes, revers de la médaille « avoir du mal à ' y ' être » du psychotique.

La personne psychotique a perdu la capacité de se tenir et de se maintenir. Elle manque d'appui pour pouvoir s'arrêter, se rassembler : elle manque de « Halt¹⁵ ». Trouver de la paix, c'est trouver du repos. Si on n'est nulle part, on n'a pas de paix. Les pensées courent à vide et toujours autour des mêmes choses. Même assis, le repos n'est pas là. Le mot allemand « Starren » semble approprié : il y a une fixité inerte, comme si la personne était prise par le gel, une rigidité dans le vide. Le contact ne semble plus possible ; en fait la personne psychotique est du côté du futur antérieur, elle se dit « à quoi bon encore ? ». Le mouvement organique, rythmé, permet le contact, l'enveloppement et le détachement. Un peu comme dans une danse. Le mouvement est l'acte de se faire un chemin, de se frayer une voie¹⁶. Dans ce sens, on peut parler de la schizophrénie comme de la surproximité compacte, ce qui explique pourquoi l'en-face¹⁷ peut devenir inquiétant.

Ce qui est devenu compliqué c'est la présence. Le jeu d'être là ou pas là - la présence est liée à l'absence - s'est perdu. Le jeu implique de la circulation à plusieurs niveaux. Etre présent se construit dans ce jeu. La personne psychotique qui cherche ces moments d'arrivée, de départ a du mal à se retrouver dans ce jeu, les choses se mélangent. La présence, à l'origine de la spatialité et de la temporalité du sentir, est la tension même de l'éveil auprès des choses, de l'être-là. Le présent est ouverture du proche dans l'éloignement du lointain¹⁸. L'espace comme paysage vécu, d'un monde habité. La personne psychotique, dans l'indifférenciation, ne sait pas partir, se rendre absent, créer un vide. Accepter que nous ne sommes pas partout, mais différents, orientés et situés, ne peut se faire en supportant ce vide. Les morts sont morts, les générations avant nous sont vraiment dans un autre espace-temps, il y a des choses que nous ne pouvons pas savoir, qui nous échappent. La personne psychotique qui veut se marier avec sa maman, qui fait tourner la planète, qui voit vivant son grand-père décédé, qui sait que nous sommes des robots, qui attend Bob Dylan au coin de la rue, qui se fâche contre l'autre qui prend sa place, l'autre qui prend une partie de lui, qui lui prend toute sa place, lui-même. Ces personnes psychotiques ont perdu « l'être avec », le lien avec l'autre, la possibilité de la rencontre. Non parce qu'ils sont devenu insensibles, mais plutôt trop sensibles, ou sensibles autrement. L'espace pour eux n'est pas « pas présent », l'espace est trop là ou trop peu, trop présent ou pas assez, ou dit autrement, l'espace ne se produit plus. Il n'y a plus de distance entre la personne et l'espace, la personne n'arrive plus à se situer par rapport à cet espace. L'espace est plein, les événements intermédiaires sont abolis.

¹⁴ Imre Hermann, *Psychologische und triebpsychologische untersuchungen*, Az Orvosok Lapja, 9, 1946

¹⁵ L. Szondi: *Schicksalanalyse*. B. Schwabe Co., Basel. 1944

¹⁶ Henri Maldiney : *Penser l'homme et la folie*, Millon, Grenoble, 1991. p 19

¹⁷ Henri Maldiney : *Penser l'homme et la folie*, Millon, Grenoble, 1991. p 19

¹⁸ Henri Maldiney : *Penser l'homme et la folie*, Millon, Grenoble, 1991. p 44

Maldiney décrit cela comme suit : « Un schizophrène assis dans une salle, quand se présente à sa pensée un autre lieu, le voit transporté ici à travers un espace objectif qu'il n'habite pas : il passe d'un espace à l'autre par translation de là-bas ici. Non par transformation à partir de son ici.¹⁹ »

Ce n'est pas sans raison que beaucoup de personnes psychotiques errent, vivent comme des nomades. Ils ressentent la difficulté de délimiter leur espace propre, une invasion du dedans, une difficulté à être présent à soi-même. C'est aussi cette sensation qui fait partie du « praecox-gefühl »²⁰.

Quand on passe d'une façon psychotique, dissociative, d'un espace à l'autre, il n'y a pas d'espace propre. On ne passe pas dans un nouvel espace en gardant vivant l'autre l'espace en soi. Le parcours spatial n'est plus une traversée. C'est dans ce sens que nous avons choisi le nom de La Traversière (Une traversière est un bateau qui fait le va-et-vient entre deux points, ou un fort cordage dont l'un des bouts se fixe autour du collet d'une ancre de bossoir). Comment passer par une transformation, avec un petit bateau, d'un espace immuable à un avenir à construire, en gardant en soi ce lieu vivant ? Comment reconstruire une sensation de continuité ?

Le schizophrène, au lieu de se situer dans notre monde, rebâtit un monde dans son délire²¹. Il n'arrive pas à joindre l'existence personnelle et l'existence en commun. Ce qui rend la communication, le commerce, difficile n'est pas la distance, mais la confusion. La peau de l'être humain n'est pas seulement une enveloppe pour notre corps. La peau comporte une partie intérieure et une partie extérieure (endo- et ectoderme). Cela indique simplement que la peau doit assurer une fonction d'entre-deux. Quand il y a un « entre », il y a possibilité de filtrage. Pour faire le tri entre ce qui m'est hostile et ce dont j'ai besoin, entre ce que j'aime, ce que je n'aime pas, ce qui m'est familier, ou étrange, ce que j'accepte, ce que je n'accepte pas. Ce « entre » peut unir et séparer, et à partir de là différencier.²² Le patient Franz Weber (décrit par Roland Kuhn²³) qui a dessiné une ville différenciait les lieux en plaçant des murs très épais entre les espaces : des fermetures qui ne permettent pas d'échange. Quand le filtrage ne fonctionne plus, soit on se laisse envahir, soit on s'enferme entièrement. En tout cas dans ce brouillard, on se perd, on ne voyage plus, on est dans l'errance et la non-possibilité de traverser l'espace. Combien de patients psychotiques ont du mal à se repérer en ville, ne retrouvent plus la camionnette qui les a amenés après une ballade, ne vivent que dans leur chambre, leur lit, niant tout autre lieu.

Quand la fonction diacritique n'est plus opérante, et que tout se ressemble, la personne se trouve enlisé. Elle est là, sans plus, angoissée existentiellement, ou tellement désespérée que plus rien ne compte.

Un lieu thérapeutique installe, institutionnalise comme nous disons, un travail de « dé-confusion » et de repérage permanent. C'est une articulation ludique et sérieuse entre l'ensemble et l'individu, condition sine qua non pour faire exister un collectif, à partir d'une liberté de circulation,

¹⁹ Henri Maldiney : Penser l'homme et la folie, Millon, Grenoble, 1991. p 134

²⁰ HC Rümke, Das Kernsymptom der Schizophrenie und das "Praecox Gefühl", Zentralbl Gesamte Neurol Psychiatr 102 (1942), pp. 168–169.

²¹ Henri Maldiney : Penser l'homme et la folie, Millon, Grenoble, 1991. p 137

²² Henri Maldiney : Penser l'homme et la folie, Millon, Grenoble, 1991. p 137

²³ Henri Maldiney : Penser l'homme et la folie, Millon, Grenoble, 1991, p 137

l'importance d'une hétérogénéité au niveau des patients et des travailleurs, un club thérapeutique²⁴, un questionnement permanent des territoires imaginaires, une différenciation de « fonction rôle statut »,... Ceci pour rendre possible le possible (la possibilisation).²⁵

Est-ce que ces développements peuvent nous aider à définir des repères architecturaux pour un bâtiment qui permettrait un tel soin ?

Architecture

Un bâtiment peut faciliter ou rendre plus difficile une articulation entre le singulier et l'ensemble. Par exemple, une petite cuisine, où ne peut que travailler à trois, elle a du mal à devenir un lieu de rencontre, un lieu collectif. Par contre quand la cuisine, la salle à manger ne sont qu'une pièce, il est dur d'aménager une petite table à part pour quelqu'un qui ne mange pas quand il y a trop de monde. Comment tenir compte de cette articulation entre le singulier et le général²⁶? Ici nos quatre niveaux logiques peuvent nous aider à penser l'espace architectural.

1. L'ambiance et la circulation.

Du côté de l'ensemble, nous pouvons pointer que quand les gens sont confinés dans de petits espaces, avec des circulations limitées, quand on met ensemble des personnes ayant la même pathologie par exemple, cela a un effet sur la symptomatologie : des symptômes pathologiques apparaissent produits par l'établissement (pathoplastie). L'idée d'une liberté de circulation traite dans ce sens l'établissement. Une liberté de circulation va diminuer ces symptômes d'agitation, d'agressivité, de dépression,... La liberté de circulation est une invitation au vivant mais aussi un devoir de mouvement. Le fait que les patients et les travailleurs circulent amène une multiplication de contacts, ce qui agrandit le partage, et élargit le soutien, le soin qui peut exister. Une multiplication de lieux fréquentés aussi. C'est bien sûr une liberté délimitée par les données physiques du bâtiment et les règles de fonctionnement. Il faut de l'espace physique pour pouvoir circuler.

L'ambiance générale, les moments de mise en route, mais aussi d'arrêt, de rassemblement et de départ, apparaissent d'une façon cyclique au niveau du temps, mais aussi au niveau de l'espace. En général, un espace qui rend possible une bonne ambiance, est un espace qui permet aux gens de se rassembler, et ensuite de se quitter pour en rencontrer d'autres et à nouveau se rassembler ailleurs et puis se quitter encore. C'est aussi un espace qui permet des ambiances différenciées, ce qui signifie que si dans un lieu il y a une mauvaise ambiance, tout l'institution ne se vit pas comme mauvaise. Au niveau de l'humeur, c'est dans cette possibilité de mouvements, déplacements, qu'un bâtiment peut permettre ou non le partage d'une « bonne »²⁷ ambiance. Pour concrétiser cette idée nous pouvons nous imaginer un bâtiment qui permet qu'on circule de la cuisine, et ses arômes, vers le potager, et ses couleurs, vers l'atelier pain et sa chaleur ou via un petit chemin bordé de tilleuls, vers une petite bibliothèque silencieuse. Des endroits vivants investis de façon différente, mais ayant chacun une couleur particulière. C'est plus intéressant qu'un bâtiment dans lequel toutes les pièces

²⁴ Le club thérapeutique est une association, les patients et le personnel sont membres, qui gèrent les ateliers et activités d'une façon paritaire.

²⁵ Henri Maldiney : *Penser l'homme et la folie*, Millon, Grenoble, 1991. p 141

²⁶ Charles Sanders Peirce (1839-1914) : Américain, logicien, mathématicien, philosophe et scientifique.

²⁷ « Bonne » dans le sens de pouvoir passer d'une ambiance à l'autre sans trop de difficulté avec une certaine stabilité, une tenue rythmée.

se ressemble, parce qu'elles ont les mêmes couleurs, les mêmes matières, qu'elles sont reliées par de longs couloirs vides, avec la répétition des mêmes portes, avec les sons qui se perdent dans un écho qui ne s'arrête nulle part. Il faut par la construction installer quelque chose qui fonctionne un peu comme le pot d'échappement d'une voiture. Quand dans un couloir quelqu'un vit une crise, dans un autre lieu comme la salle à manger, on n'entend rien de plus qu'un faible bruit²⁸. La liberté de circulation a un lien avec l'ambiance quand elle se déroule dans des bâtiments assez grands qui permettent une différenciation de ces ambiances entre les espaces. Au cours des passages de l'un à l'autre il faut la possibilité de faire exister de l' « entre », ce qui permet un filtrage de l'ambiance.

La liberté de circulation porte en elle aussi la question du mouvement. Nous pouvons différencier comme entre rythme et cadence, le mouvement mécanique et le mouvement organique. Cette différence apparaît, dans sa caricature, quand on compare un plan d'architecte et une institution vivante. Sur un plan d'architecte les locaux reçoivent un nom. Comme par exemple « chambre », ou « salle de réunion », et souvent les parcours, la façon de se déplacer, sont déjà pensés, comme quand on met la cuisine directement à côté de la salle à manger (c'est plus facile pour les plats !) ou les chambres loin des bureaux (pour ne pas déranger !). Quand nous sommes dans une institution vivante, nous voyons que la circulation n'est pas organisée par ce plan, mais par le sens et le rythme. Quelqu'un va quelque part – s'il n'erre pas, ce qui peut arriver régulièrement -, parce que cela prend sens, d'une façon organique. Un patient ne prend par exemple pas le chemin le plus court, mais celui où il va rencontrer le moins des gens possible. Il ne se rend par exemple pas compte qu'il y a un local sur sa gauche, entre la salle à manger et sa chambre, même s'il y voit régulièrement d'autres personnes par les fenêtres. Le jour où il va s'y arrêter, c'est peut être le jour où on va l'y inviter, pour prendre un café. Le mouvement organique qui implique du sens est de l'ordre du vécu, et ne peut pas être prévu dans un plan d'architecte. Mais en même temps, ce plan pourrait en prévoir la possibilité. Est-ce qu'un plan peut prévoir du jeu, c'est-à-dire plusieurs façons de circuler ? Est-ce qu'un bâtiment peut supporter des possibilités, c'est-à-dire une souplesse, une polyvalence ? Quand un bâtiment plaît, est-ce que ce n'est pas parce qu'il invite à se dire : « Ici, il y a des possibilités » ?

Dans ce premier temps logique, ce qui compte c'est la question du sympathique, de l'antipathique, les couleurs, les odeurs, la chaleur, tous éléments qui font lien avec le bien-être et qui peuvent aider dans le registre de se retrouver, s'assurer de, le registre de la confiance de base.

Est-ce que l'espace est habitable ? Est-ce que nous pouvons investir, nous approprier ce bâtiment ? Cette question compte autant pour les patients que pour les travailleurs. Ce n'est pas un détail, que ces détails comptent. Souvent l'accrochage est provoqué par un petit détail. Un résident participe à l'atelier musique qu'un autre y participe aussi. Un autre résident vient à cette réunion parce qu'on y mange des biscuits. Un autre vient pour s'asseoir sur le radiateur.

2. La forme et sa souplesse

Dans le registre de l'ambiance, nous étions dans un monde avant la forme, le pré, comme dans le recueil de poèmes « La fabrique du pré »²⁹ de Francis Ponge. Mais quand nous parlons de la forme, le bâtiment apparaît aussi sous l'angle du prestige, de l'image donnée. C'est la question de

²⁸ Image suggérée par Vincent Prouvé.

²⁹ 1971

l'investissement dans la forme. La schizophrénie justement nous confronte à un désinvestissement du corps et de l'espace. Quand les espaces d'un bâtiment sont en ruines, c'est le vide, comme certaines zones de vie pour les personnes psychotiques. La ruine et la psychose sont fort proches. Mais si au contraire les lieux sont trop beaux, trop « chics », trop narcissiques, trop massifs, la personne y disparaît. Les murs ont déjà cette qualité immuable de survivre à l'homme. Il ne faut pas être malade pour savoir que dans le château de Chambord, il n'y est pas agréable de vivre. Nous constatons que les patients préfèrent dans les lieux, c'est une présence, une certaine ambiance, de la convivialité. Ce n'est pas l'esthétique qui prime, même si elle est importante. Il me vient l'image d'un patient qui malgré les beaux fauteuils et malgré les invitations, préfère s'asseoir sur la marche de la porte.

En même temps, une institution qui investit dans le bâtiment, est aussi une institution qui juge que les personnes qui s'y trouvent ont une certaine importance. Une très grande difficulté des lieux comme les nôtres est d'amener de la vie, du vivant. Il nous est demandé d'investir beaucoup, et de contrer une tendance à l'entropie, la répétition. Dans nos lieux l'argument : « fais-le pour toi », ne tient pas la route. Il faut amener de la vie, c'est-à-dire aussi faire exister et valoriser des rencontres, des échanges et créer des lieux. Un outil qui nous y aide est notre club thérapeutique. Les résidents trouvent plus facile d'aider à préparer le repas que d'aller nager tout seul. Un bâtiment doit dans ce sens pouvoir permettre de la vie, des activités vivantes, comme un potager, un atelier terre, un cinéclub auquel les gens du quartier peuvent participer, un atelier photo, une circulation et un échange de valeurs. C'est-à-dire des lieux qui permettent des rencontres sociales d'une façon investie. De la polyvalence dans les locaux. Mais aussi des locaux qui permettent de faire du vrai, des matériaux solides, des possibilités réelles. La perversion dans l'espace se marque par le prestige, la survalorisation de l'image par rapport à la vie quotidienne. Le prestige évacue la rencontre et entretient des chasses gardées. La forme n'est qu'un moyen pour permettre un soin. Il est intéressant d'analyser de plus près les bâtiments existants, et de se demander sur quel argument la forme s'est concrétisée. L'argument peut être purement pratique (le moins cher possible), ou religieux (avec la chapelle au milieu), ou sécuritaire (tout le monde doit être visible tout le temps pour exclure des passages à l'acte). En tout cas, la forme comme l'inscription dans la société ne sont que des outils pour arriver à y organiser un soin. L'outil « forme du bâtiment » n'est intéressant que s'il peut nous aider à rendre possible un soin institutionnel. Dans la basilique de Koekelberg la circulation s'arrête, comme la parole, et un marché couvert n'invite pas à se reposer. Aussi la forme doit-elle permettre une souplesse, une différenciation, des endroits plus ou moins investis, grands, petits, sombres et clairs, rendant possible une circulation de l'un à l'autre.

3. Le social et la reconnaissance

Comment penser la circulation, pas seulement des patients et des membres de l'équipe, mais aussi des personnes appartenant à d'autres groupes sociaux, comme le facteur, les visiteurs, les voisins etc. ? Comment penser les échanges sociaux, qui amènent du lien, de la reconnaissance, pour que cet extérieur puisse être à l'intérieur et inversement ? C'est notre troisième registre, celui de la circulation sociale, la façon dont le bâtiment est situé dans la société. A une époque les gens pensaient que la maladie mentale était transmise par l'air, et qu'il suffisait d'être en présence de quelqu'un de malade pour l'attraper soi-même. C'était l'époque des asiles à l'extérieur de la ville, très loin de tout le monde, cachés dans les forêts. L'idée de situer des structures de soins alternatives plutôt en ville, dans le réseau dit social est un contre-mouvement intéressant. La question de

l'exclusion sociale, de la réinsertion sociale est très en lien avec le travail que nous faisons. Mais notre praxis nous a appris que cette question ne se résout pas en considérant le social à l'extérieur et le soin à l'intérieur. Depuis que nous avons organisé le soin corporel comme la coiffure à l'intérieur du bâtiment via un atelier, les résidents semblent plus facilement se rendre à l'extérieur chez un coiffeur.

La question de la circulation sociale est alors plutôt à formuler comme ceci : « Est-il possible de faire venir l'extérieur à l'intérieur et inversement, en tenant compte de la fragilité de chacun ? » Ne pas se promener en pyjama, prend tout son sens quand il y a des personnes étrangères à l'institution qui y entrent. Ou s'il faut sortir de l'institution pour aller faire des courses. Un bâtiment qui est ouvert sur l'extérieur, mais qui ne se laisse pas envahir par cet extérieur. Ceci demande un filtrage, et des règles clairement pensées. Nous pouvons imaginer une gradation dans les lieux avec des espaces qui sont loin de l'extérieur, et d'autres où des rencontres sociales sont quotidiennes, en lien avec certaines activités par exemple.

4. La culture et l'inscription

La personne psychotique en particulier nous demande de tenir compte de sa singularité. Dans sa vie quotidienne, sa façon d'exister a fait rupture, et l'a poussée à quitter son lieu de vie. Souvent elle ne trouve plus d'intérêt, plus de courage pour se reprendre, reconstruire sa vie, en tenant compte de son entourage. Il n'y a pas seulement la question de se remettre en mouvement, mais aussi de pouvoir s'accrocher à nouveau, en d'autres termes de pouvoir réinvestir, inscrire quelque chose de personnel. Un exemple. La chambre. Après deux ans de séjour, Jan n'a pas sorti ses vêtements des sacs poubelles dans lesquels il les a amenés. Il n'a pas mis une photo, ou une affiche, il n'y a que des mégots par terre, des vêtements sales, de la poussière. Il se peut qu'il y ait un bout de papier sur son bureau, qui nous semble à jeter, mais qui pour lui prend une très grande importance. Il est dans sa chambre, mais il ne l'investit pas, il n'y est pas. Il est dans ce petit bout de papier, fragilement. Etre dans cette chambre, ou dormir dans un couloir, ou un fauteuil quelconque, quelle différence encore ? L'investissement ne peut pas venir du bâtiment, mais le bâtiment peut offrir la possibilité d'investir. Si les murs sont en béton, il n'y a pas moyen de mettre une punaise. Si la chambre est au bout de l'institution, personne n'y va, et personne ne s'en rends compte. La question centrale peut être formulée comme ceci : est-ce que un bâtiment peut permettre une inscription personnelle, une touche personnalisée, un dépôt à plus long terme de quelque chose de particulier ? Peut-être cela est-il facilité si chaque chambre, chaque local peut avoir sa petite différence. Que la différence ne vienne pas seulement de la personne qui y réside, mais aussi d'une spécificité particulière, comme la chambre avec la petite fenêtre, la plus grande chambre,... Il est clair que cette question, posée à une époque où nous vivons dans un monde de production massive où il faut répondre aux normes, soulève une grande difficulté.

Ceci renvoie à la dimension historique, au style du bâtiment. Est-ce que les murs peuvent inviter à ce que quelque chose de personnalisé existe ? Pour que cela fasse vraiment la différence d'habiter ici, et pas ailleurs. Accepter que quelque chose de l'ordre de l'historique s'inscrive, c'est accepter le dépôt de couches (comme sous les couches géologiques), accepter qu'il y ait des choses inscrites qui prennent du sens. C'est peut-être le pari le plus intéressant pour un bâtiment : ne pas seulement le construire avec des briques, mais aussi avec une certaine âme, un style, une pensée. Penser le bâtiment ne signifie pas y inscrire un unique sens, mais plutôt un sens qui ouvre sur des possibilités.

Un bâtiment caractérisé par une direction, au sens de se mettre en route dans une certaine direction, et qui ouvre sur plusieurs possibilités d'y être, et d'y revenir. C'est se créer une culture, autant au sens de cultiver que de s'inscrire dans le monde culturel.

L'espace devrait pouvoir garantir à partir de ces différences, des passages de l'un à l'autre, des tampons et des liens, des arrêts et des relances, un tiers pour la filtration, entre le dedans et le dehors, ici et là-bas. Les investissements doivent se retrouver dans un sens qui est à construire, à reconstruire et à garder vivant. Un « en-soi » n'a pas de sens. Un « trop ouvert » non plus. Un « trop fermé » non plus. Cela demande une flexibilité du bâtiment. Le filtrage que nous avons décrit concernant l'ambiance, peut alors se traduire en portes qui ouvrent ou ferment sur un autre horizon, celui de la direction à prendre.

Il faut par exemple qu'on puisse se retirer dans une pièce à soi. L'isolation sonore est très importante. L'isolation visuelle aussi. Comme dans les jardins anglais, où de petits espaces multiples ouvrent sur un monde à plusieurs dimensions, ou comme mille feuilles. Il faut aussi qu'il y ait quelques espaces assez grands. Il est plus intéressant de sortir d'un bâtiment pour passer d'un endroit à l'autre que d'emprunter de longs couloirs. Ce n'est pas mal de se réaliser et de sentir à quelle saison nous sommes. Il faut aussi souligner l'importance des interstices pour les rencontres. Celles-ci ne se font pas tellement dans les locaux, mais plutôt près d'une porte, dans des lieux de passage, sur des bancs, au moment de fumer une cigarette. Ces moments d'arrêt et de rencontre permettent de se sentir moins perdu dans l'espace, d'avoir des moments d'accrochage, de référence, de différenciation : des possibilités de sortir des marécages. Le jeu d'ouverture et de fermeture permet une circulation du sens. Dans ce sens la conscience de l'espace qui l'entoure s'éveille quand l'état de la personne s'améliore. Retrouver du sens c'est retrouver de la cohérence et redevenir quelqu'un.

Arthus a imaginé un test d'activité créatrice : il demande à la personne testée de construire les éléments d'un village avec des petits jouets. Il décrit ensuite les itinéraires fantasmatiques de la personne et établit un diagnostic. Delligny traçait les lignes des déplacements des enfants autistes dans l'institution en essayant de mettre des mots là où les enfants n'y arrivaient pas. Les chemins que nous traçons dans une institution vivante nous donnent un aperçu de nos intérêts, de notre structure psychique.

Comment penser l'inscription dans l'espace, tellement difficile pour la personne psychotique ? Transformer l'espace en un lieu, ce qui est peut-être la dénomination la plus intéressante pour décrire ce que nous voulons faire exister. Le mot espace est trop univoque. Le mot lieu dit bien qu'il faut un certain espace donné, dans des bâtiments concrets, mais qu'il faut aussi de l'investissement, de la vie, une appropriation par le groupe et une appropriation personnelle de cet espace.

Comment construire un bâtiment qui ouvre sur le devenir d'un lieu, qui soit une possibilisation d'un soin institutionnel pour des personnes psychotiques ?

Freek Dhooghe

